

## LE TRANSFERT DE PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL!

### BABI BADALOV AU PRATICABLE

*Incorporated!*

*Les Ateliers de Rennes - Biennale d'art contemporain (5e édition)*

En 1932, Kay Kamen part à la conquête d'Hollywood avec un projet 'un peu fou' : proposer à Walt Disney l'édition de produits dérivés. D'abord, ce furent des montres, puis des magazines, des trains miniatures... En 1934, plus de 200 boutiques vendaient des produits à l'effigie de Mickey ; en 1938, Blanche Neige avait enregistré 2 millions de dollars de merchandising ; à sa mort, en 1948, Kamen était millionnaire - et Disney très loin de la faillite qui menaçait les studios avant le contrat 'un peu fou' de 1932.

En échange d'un univers, d'une mythologie, le capitalisme propose des produits tangibles, immédiatement disponibles et susceptibles de propulser le consommateur au sein même de l'imaginaire construit par l'auteur. Du cash contre du rêve. Oui, le rêve se vend. Certains même le collectionnent, pour ne jamais être à court.

Au sens de la Convention de Berne, un produit dérivé, ou plutôt une oeuvre dérivée, est également protégée par le droit d'auteur ; la propriété intellectuelle de la montre Mickey ne revient pas à Walt Disney - du moins jusqu'à ce que la compagnie casse le contrat qui la liait à Kay Kamen, juste après son décès. Le capitalisme s'embarrasse du droit, jamais de sentiments : il s'agit de prendre l'argent là où il est, dès que possible.

En février 2007, un groupe d'artistes finlandais fonde CFL, *Cheap Finnish Labor*. L'association, subventionnée par les pouvoirs publics finlandais, se propose d'explorer les alternatives économiques via un protocole : le dumping social. CFL invite des artistes ou des visiteurs étrangers à bénéficier gratuitement des opportunités offertes et financées par les fonds publics : longues résidences de création, participation aux biennales d'Istanbul ou de Venise, et même des nuits gratuites dans un hôtel du très chic quartier Botanique à Bruxelles. L'art aussi est opportuniste, dès qu'une saillie se présente pour interroger les modes de production traditionnels et les circuits politiques ou économiques bien rodés.

Avec quoi Babi Badalov entend-il faire commerce, à l'occasion de la 5e édition de la biennale de Rennes?

Réfugié politique en France depuis 2011, Badalov a fui son Azerbaïdjan natal - pays qui entretient une histoire mythologique avec l'oligarchisme, la ploutocratie et le bling bling. On peut le trouver dans les rues de la Goutte d'Or ou de Belleville, aux côtés des sans papiers, des réfugiés et des demandeurs d'asile, des nouveaux pauvres que l'Europe cache dans ses replis et exhibe dans ses urnes. On retrouve dans son travail cette nécessité de faire lien, de développer une puissante intertextualité qui convoque la poésie lettriste autant que l'activisme, tend ses embranchements, ses tiges, ses racines comme un liseron, embrassant tout et recouvrant tout. Lys des champs, lys des villes. Il n'y a aucune frontière, il ne doit y avoir aucune frontière, entre la peinture et la poésie, comme entre les gens.

"Est-ce que l'écriture peut se transformer de telle sorte que la transformation du monde, que nous subissons, puisse être une transformation pour un mieux, au moins pour un moins mauvais?", demandait Michel Butor dans ses *Improvisations* en 1991. Badalov s'emploie à cette transformation.

Au Praticable, Badalov se fait Midas pour les collectionneurs, qui partiront avec une oeuvre originale sur t-shirt, à bas coût. Il n'aura pas oublié néanmoins d'y glisser une graine de liseron, de celles qui chassent les cauchemars : en échange d'un Babi Badalov™, ils arboreront un slogan, un poème, un texte appelant au renversement des pyramides sociales et des barrières frontalières.

De collectionneurs, vous voilà porte-étendards.

"La propriété, quand elle serait juste et possible, aurait pour condition nécessaire l'égalité" : Proudhon se portera bientôt sur vos poitrines.